Sur un non-statut (bis) : la nouvelle d'expression française de 1990 à 2000

René Godenne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1612>

DOI : 10.4000/rief.1612

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

René Godenne, « Sur un non-statut (bis) : la nouvelle d'expression française de 1990 à 2000 », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1612> ; DOI : 10.4000/rief.1612

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sur un non-statut (bis) : la nouvelle d'expression française de 1990 à 2000

René Godenne

- ¹ En 1988, pour un colloque consacré à *La Littérature et les institutions* (Université de Paris III), je fis une communication « Sur un non-statut : la nouvelle française de 1940 à 1986 »¹ (avec, mise en exergue, cette remarque amère de Christiane Baroche, une des nouvellistes les plus prolifiques des années 1980 : « La nouvelle en France est toujours délinquante »). C'est que le moment me paraissait venu, à la lumière de mes dépouillements de quarante-six années de production, de dresser, au sujet de la situation du genre au XX^e siècle, un certain nombre de constats – hélas ! tous négatifs :

- la réticence, qui ne se cache pas, des éditeurs qui ont pignon sur rue à publier les textes courts... que par ailleurs les lecteurs, dans leur très grande majorité, n'aiment pas lire. La nouvelle est un terme qui fait peur commercialement (à tel point que le terme de « roman », plus attractif, en vient à désigner des recueils) ; le lecteur de nouvelles est une denrée rare. Catherine d'Etchéa, auteur de quatre recueils, le dit de bien belle façon :

Vous vous êtes arrêté devant la vitrine d'une librairie, vous avez regardé des titres, vous êtes entré, vous avez feuilleté des livres. Et vous avez acheté non pas un roman mais...ce volume : un volume de nouvelles. Le savez-vous bien ? N'est-ce pas une erreur ? En êtes-vous conscient ? Oui ? Eh bien savez-vous alors que vous avez posé là un acte révolutionnaire.²

- la critique journalistique, la presse littéraire, sauf à de très rares exceptions (quand, par exemple, un écrivain connu publie un recueil), ne s'intéressent pas à la nouvelle. Il n'y a pas de politique de promotion de la nouvelle. (Le discours pour une défense de la nouvelle tenu par plusieurs, Marcel Arland, Daniel Boulanger, Marcel Schneider, Christiane Baroche, Alain Nadaud..., ne convainc jamais que les convaincus). Les enquêtes que j'ai menées auprès des lecteurs, des critiques littéraires, des étudiants, des nouvellistes mêmes révèlent malheureusement leur méconnaissance abyssale de l'histoire de la nouvelle. Maupassant est quasiment encore et toujours le seul nom qui vient à l'esprit –

oublié même le nom de Mérimée... J'avais aimé rapporter cet extrait d'une lettre que m'a envoyée l'éditeur Hubert Nyssens en 1980, qui dénonçait un système absurde :

Il me semble donc utile de vous faire part d'une conviction que je n'oblige personne à partager. À savoir que la nouvelle se trouve en France depuis de longues années censurée par un système qui allie l'esprit de lucre à la sottise. Sottise dans la mesure où il y a soumission à l'esprit de lucre. Et esprit de lucre en ceci que les gros éditeurs et leurs hommes qui occupent des postes clefs dans les publications littéraires ont construit un « marché » dont sont exclus les nouvelles mais aussi les romans « difficiles » (quel mot absurde !) et la poésie. Je reviens sur la notion de censure parce qu'elle me paraît importante. C'est bien une censure d'ordre économique et ensuite institutionnelle que subissent les trois genres que je viens de citer. On ne publie pas des nouvelles parce que le public n'en serait pas friand, mais on oublie de dire que le public peut difficilement se montrer friand d'un genre qu'on ne lui propose pas. Et rien n'est fait, ou si peu, pour redresser cette situation au niveau des médias.

*

- 2 La dernière décennie du XX^e siècle amène-t-elle aux mêmes constats ? Tel sera l'objet de ces pages – avec cette précision : seront prises ici en compte en plus de la production française, la belge, la suisse, l'africaine et la québécoise (en partie tout du moins pour celle-ci puisque je n'y ai plus accès comme cela fut le cas dans le passé pour mes premiers répertoires des années 1940 - 1990)³.

Une production fantôme

- 3 Tout indiquerait à première vue que la décennie amènerait à d'autres constats quand on saura que le total des titres répertoriés pour la seule période des années 1990-2000 s'élève à 2263. Chiffre qui serait encore plus élevé si j'avais eu la possibilité de mieux comptabiliser la production québécoise.
- Il y a les auteurs fidèles au genre : Jean-Pierre Andrevon (7 recueils), Georges-Olivier Châteaureynaud (6), Roger Grenier (2), Frédéric-H. Fajardie (10), Hubert Haddad (4), Claude Pujade-Renaud (2), Marcel Schneider (3), Jacques Sternberg (5), Marc Villard (7), Daniel Walther (3) ... et Annie Saumont (5), devenue pour beaucoup une figure emblématique.
 - Il y a de nouveaux noms : Vincent Engel, Cyril Fleishmann, Jacques Fulgence, Thomas Gunzig, Marc Petit, Vincent Ravalec...
 - Il y a des auteurs qu'on n'attendrait pas avec en tête Didier Daeninckx, J.M.G. Le Clézio, Jude Stéfan...
 - Il y a les auteurs de l'ombre : ceux qui publient, contrairement aux précédents, dans des maisons d'édition confidentielles (j'y reviendrai).
 - Il y a toute une politique de promotion, déjà mise en place à l'occasion précédemment, qui prend au cours de ces années un essor spectaculaire : Prix de la Nouvelle, collections, revues (avec numéros spéciaux), concours, dont certains sont de véritables institutions (le Prix Prométhée de la Nouvelle), collectifs, Festivals de la Nouvelle, la Fureur de Lire qui met à son programme la nouvelle, présence de la nouvelle dans la presse au moment des vacances d'été (*Le Monde*, *Libération*, *Elle*, *Gaia*... – « Pour l'été, chaque vendredi des écrivains vous donnent de leurs nouvelles »), dossiers et enquêtes dans cette même presse, maisons d'édition qui privilégient le genre : « L'Atelier Julliard » (1991-1995 : 23

titres), HB Éditions (1995-2000 – 31 titres – avec un plaidoyer pour une défense et illustration de la nouvelle⁴), Éditions du Rocher (1996-2000 : 38 titres), Éditions des Écrivains, Editinter, Éditions La Bruyère, L'Harmattan ..., sans oublier les ateliers d'écriture de la nouvelle qui connaissent un succès qu'on n'imagine pas et les colloques universitaires (pas moins de neuf).

- Il y a une grande diversité de sujets : la nouvelle pendant ces années, ce n'est pas seulement la nouvelle littéraire, blanche, tenue pour être la seule incarnation du genre, mais aussi la nouvelle fantastique⁵, la nouvelle de science-fiction, la nouvelle policière, la nouvelle érotique, la nouvelle amusante.

- 4 Par ailleurs, il y a affirmation de l'existence d'un genre littéraire spécifique, qui, estime-t-on surtout, reviendrait à la mode⁶ :

Dès 1990, on parlera dans *Livres-Hebdo* du « Regain de la nouvelle » – Depuis quelques années, on assiste enfin, en France, à la renaissance de ce genre à part dans la littérature. (Alain Absire, « À propos d'une aventure... nouvelle », *Les Meilleures nouvelles de l'année 89/90*, 1990, p. 11-14)

La nouvelle est un genre en plein renouveau, les éditeurs sont de plus en plus nombreux à en publier et les nouvelles sortent du ghetto. (Pierre Lepape, *Le Monde*, 23 mars 1990)

C'est la fin du purgatoire pour la nouvelle en Belgique. (*XYZ, la revue de la nouvelle*, printemps 93, n° 33, p. 11-14)

À l'heure où la nouvelle semble retrouver la faveur du public... (Hervé Bazin, *Le Grand méchant doux, nouvelles*, Paris, Grasset, 1992, 4° de couverture)

L'essor actuel de la nouvelle fait la preuve qu'aucun genre n'est petit en soi. (Micheline la France, *Nouvelles de Montréal*, Montréal, l'Hexagone, 1992, préface, p. 8-11)

La nouvelle littéraire, un genre qui revient à la mode. (Marcelle Septima, *Nouvelles brèves, recueil de nouvelles*, Liège-Bressoux, Dricot, 1995, 4° de couverture)

Il n'y a pas si longtemps on annonçait la mort de la nouvelle [...] Et pourtant. Voyez notre concours chaque année, depuis des années, nous recevons des centaines de nouvelles. (Concours de *Nouvelle au pluriel 99*, préface)

Les nouvelles sont un genre qui, paraît-il, n'est plus à la mode. Nous ne sommes pas d'accord. (*Nouvelles de notre temps*, 2000, préface)

- 5 Un genre associé à l'idée d'un texte bref, qui doit raconter une histoire :

La seule règle de la nouvelle : elle doit raconter une histoire. (Michel Déon, *Le Prix de l'amour, nouvelles*, Paris, Gallimard, 1992, 4° de couverture)

Je n'ai visé qu'à un seul but : raconter des histoires. (Gérard Zwing, *Fausse nouvelles et histoires vraies*, Paris, Éditions du Panthéon, 1993, préface)

J'ai écrit ce livre pour le seul plaisir de raconter des histoires. (Jean Daniel, *L'Ami anglais*, Paris, Grasset, 1994, 4° de couverture)

Chacune de ces nouvelles raconte une histoire. (Antoine Bello, *Les Funambules, nouvelles*, Paris, Gallimard, 1996, 4° de couverture)

- 6 En matière de terminologie, les choses sont claires : c'est « nouvelle » qui sera choisi par la grande majorité des auteurs pour être présent dans les titres comme l'indique ce tableau récapitulatif des différentes étiquettes terminologiques utilisées :

Année	Nouvelle	Conte	Histoire	Récit	Roman	Autres ét. simples	Conte et nouvelle	Autres ét. composées	Sans ét.	Total
1990	107	12	8	16	4		8	4	56	215

1991	96	12	9	17	6	1	2	9	50	192
1992	109	12	4	10	1		4	5	31	176
1993	106	14	5	10	2		4	3	30	174
1994	119	17	4	7		3	5	4	35	194
1995	103	13	5	6		3	1	4	29	164
1996	131	12	5	10	2	2	6	3	43	214
1997	140	10	8	98		5	3	6	31	211
1998	137	16	7	12	2	1	2	4	39	236
1999	143	9	9	11	2	2	6	4	53	239
2000	152	22	7	18	1	5	3	9	34	251
Total	1343	149	71	125	15	15	44	58	436	2263

- 7 Au-delà de la reconnaissance du terme de « nouvelle », c'est toute l'existence du genre qui se voit bel et bien affirmée. C'est ainsi que « nouvelle » devient le maître-mot dans l'intitulé de toute une série de manifestations en sa faveur : *Les Journées de la nouvelle*, *Les Nouvelles du mercredi*, *Les Jeudis de la nouvelle*, *La Fête de la nouvelle*, *L'Année Nouvelle*, *La Nouvelle aujourd'hui*, *Nouvelles du temps*, *Nouvelles du printemps*, *Le Tour d'Europe de la nouvelle*, *Nouvelles d'Europe*, *Clin d'œil à la nouvelle*, *Les Recordmen de la nouvelle*, *Le Salon de la Nouvelle*, *Le Marché de la Nouvelle*, *Rentrée Nouvelles* ...
- 8 Il ne faut pas jamais perdre de vue que le terme figure dans l'avant-propos ou en 4^e de couverture d'un grand nombre d'autres textes :
- plus de cent fois pour des recueils sans étiquette dans leur titre, ou avec celles de « conte », d'« histoire »...
 - plus de dix fois pour des textes sans étiquette dans le titre qui ont reçu un Prix de la Nouvelle, pour des textes semblables qui figurent dans des collections de nouvelles.
- 9 Le terme désigne également plus de dix fois des textes, parus sans précision dans leurs titres, dans des éditions d'œuvres complètes ou des parutions de posthumes.
- 10 N'oublions pas enfin que « nouvelle » est régulièrement une des composantes d'étiquettes composées (« conte et nouvelle », « récit et nouvelle », « histoire et nouvelle »...), que la majorité des collectifs de textes courts ou des anthologies mises sur pied comportent le terme dans leur titre.
- 11 Et le statut de « nouvelle » se voit d'autant mieux établi que la tentative d'introduire d'autres étiquettes a été vouée à l'échec ou à la marginalisation en raison de l'ambiguïté du mot choisi comme « roman », d'un assemblage de mots peu explicite donc difficilement compréhensible comme « roman par nouvelle », « conte-nouvelle », de leur signification trop générale comme « texte », « prose », de leur caractère spécieux comme « biofiction ».

*

- 12 Si c'est toujours un sujet d'étonnement de découvrir pareille vitalité du genre pendant une si courte période, c'est qu'elle est à peine connue (François Bouchardeau ouvre en ces termes un florilège de nouvelles publiées dans sa maison : « Très cher, trop rare lecteur de nouvelles »⁷).
- 13 Et il en est ainsi parce que, l'ai-je assez dit, la presse, la critique journalistique, les manuels d'histoire littéraire et autres essais théoriques sur les genres narratifs, les « gros » éditeurs ne lui laissent quasiment aucune place : recension réduite chez la première, attention portée ailleurs chez les seconds, quant aux éditeurs ils estiment que la nouvelle n'est pas un produit vendable. Des voix apportent un gros bémol à toutes celles qui se réjouissent du « regain » de la nouvelle :
- La nouvelle est aujourd'hui un genre délaissé. (Serge Patient, préface à André Paradis, *Marronnages, nouvelles*, 1988, p. 7)
- La non pratique du récit court. En France, la nouvelle compte pour rien. (Serge Lehman, préface à *Escales sur l'horizon, seize grands récits de science-fiction*, Paris, Fleuve Noir, 1998, p. 49)
- 14 Qui dit vrai ? Au vu des chiffres donnés, la nouvelle semble bien éditée. En réalité, elle l'est mal, en ce sens qu'elle ne bénéficie que d'un relais tout à fait insuffisant. Pas moins de *quatre-vingt-dix pour cent* des titres sont publiés en dehors du circuit commercial des « grands » éditeurs⁸. Qu'il s'agisse de la « petite » édition, de la maison confidentielle implantée au seul niveau local, d'édition à compte d'auteur, d'autoédition (bien des maisons confidentielles ne sont de toute évidence que des autoéditions déguisées), de tapuscrit⁹, de publications sur la toile¹⁰. Jamais le genre n'a trouvé autant refuge dans de tels circuits. Tout ceci a pour conséquence que la nouvelle qui en provient ne *peut* être lue parce qu'elle n'est pas *diffusée* puisqu'on ne la découvre ni en librairie ni encore moins en bibliothèque. Le liseur de nouvelles que je suis a pris connaissance des trois quarts des titres répertoriés en dépouillant la Bibliographie de la France et les a lus à la Bibliothèque Nationale de France, certains à la seule Réserve¹¹. Une production fantôme, l'ai-je écrit plus haut... Et la méconnaissance de la nouvelle est toujours aussi abyssale.
- 15 Chez les auteurs : « La nouvelle eut son heure de gloire à la fin du siècle dernier sous l'égide de Prosper Mérimée qui fut un nouvelliste de génie. Il faut attendre la fin de la Deuxième Guerre Mondiale pour voir apparaître les merveilleuses nouvelles de Vercors [...] dès lors la nouvelle sera demandée dans les librairies à l'égal d'un roman classique »¹².
- 16 Chez les critiques : sur 136 auteurs répertoriés de *40 ans de rentrée littéraire* (textes de Pierre Jourde, Anabet Éditions, 2010), on ne compte qu'1 (UN) nouvelliste reconnu !
- 17 Chez les maîtres d'œuvre des collectifs : « La nouvelle n'est cependant devenue une entreprise éditoriale qu'au XIX^e siècle, connaissant un sommet chez nous avec Maupassant, et n'a finalement pas beaucoup prospéré au-delà des années 30 »¹³.
- 18 On s'interrogera sur le fait, dans la tête de tant de personnes (que j'appelle les « nouvellistes de la Bibliographie de la France ») de choisir à ce point la nouvelle comme moyen d'expression alors qu'elles doivent savoir que la nouvelle ne se lit ni ne se vend pas : André Butel, auteur de deux textes (en 1992, 19 pages ; en 1993, 12 pages) annonce la parution prochaine de... 37 autres – les *Œuvres complètes* d'Edwige, 1994, 1997, 1999, mesurent 20 cm de hauteur est-il précisé dans un volume de l'auteur... Pour Auguste Bellocq, c'est un moyen d'occuper son « temps libre à la retraite » : « Nombreux sont ceux

qui choisissent l'autobiographie. J'ai préféré la nouvelle, ce récit généralement court, de construction dramatique, et présentant peu de personnages »¹⁴.

- 19 Tout cela tient en un mot : brièveté. Faire court quand on prend la plume, est, estime-t-on de plus en plus, à la portée de tous, en tout cas plus facile que de se lancer dans l'écriture d'une œuvre longue. Et tout incite à la pratique. C'est la multiplication des concours de nouvelles à travers la Francophonie (Pour combien de concours de romans ?), dont le nombre de manuscrits reçus par concours donne le tournis : 100 – 211 – 555 – 1.200 – 3.000 – 3.500 !... – en 1993, on a compté en France 46 concours ; en 2000, 66 – en quatre ans, un concours belge a rassemblé 1.062 textes signés de 800 auteurs différents ! – en 1989, Gaston Lévy se targuait déjà d'avoir reçu trente-huit prix pour un recueil de dix-huit textes ! C'est aussi le succès des ateliers d'écriture de nouvelles.
- 20 Voilà le paradoxe de ces dix années : ce qui est la cause du rejet (la brièveté) par les lecteurs devient une source de création pour les auteurs. L'histoire de la nouvelle à cette époque, c'est l'histoire de personnes qui n'aiment pas lire la nouvelle parce que c'est court, et d'autres qui aiment l'écrire puisque c'est court. La nouvelle est une affaire d'auteurs, leur affaire. Parler de regain, d'âge d'or, comme on le fait périodiquement, ne renvoie qu'au succès qu'elle rencontre auprès d'eux.

*

- 21 Tous ces auteurs de concours, primés ou non (à consulter les listes des participants, on s'apercevra que d'aucuns écument tous les concours)¹⁵, arrivent-ils à percer l'anonymat et à accéder à la publication chez un éditeur important ? « Sans exception, les véritables talents (il y en a peu) restent en dehors du circuit des concours et revues ». Cette remarque assassine d'Antoine Chalvin, en 1992, directeur de la défunte revue NYX. *Dernières lettres avant la nuit*, doit être nuancée. Car ils sont plusieurs à y avoir réussi. Mais en abandonnant la nouvelle, comme par exemple Marie Darrieusecq, Jean-Pierre Canet, Dominique Mainard, Nicolas Ancion... Rares sont ceux qui continuent à écrire des nouvelles comme, par exemple, Michel Leydier¹⁶, Gérard Levoyer. Quel paradoxe à nouveau ! Tout le monde se précipite sur les concours de nouvelles, mais ce n'est que pour s'en servir à viser à autre chose.
- 22 On ne dira pas autre chose d'Anna Gavalda qui s'est détournée tout de suite de la nouvelle pour devenir une romancière commerciale à la mode, après le succès inattendu parce qu'il bouscule toutes les idées reçues concernant l'échec éditorial de la nouvelle, de sa première œuvre, un recueil de nouvelles, *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* (Paris, Le Dilettante, 1999), Bourse d'automne de la Nouvelle de la Société des Gens de Lettres, Grand Prix de la Nouvelle de l'Académie Française, plus de cinquante mille exemplaires vendus de septembre 1999 à février 2000¹⁷.

À bas la nouvelle

- 23 Faire l'histoire de la nouvelle de 1990 à 2000, c'est faire aussi l'histoire d'une contestation : celle qui a amené un petit nombre d'auteurs à remettre en cause la notion et le terme de « nouvelle ».
- 24 Explication. Depuis le XVI^e siècle, « nouvelle » est le terme qu'on associe automatiquement à l'idée de texte court. Même s'il a toujours été source d'ambiguïté, il

est devenu, bien mieux que « conte », le terme *générique* que l'on oppose à « roman », et que personne n'a songé à discuter. Jusqu'aux années 1980 rares sont les voix discordantes. Mais quand elles se font jour, elles claquent. Le Suisse Gaston Cherpillod, par deux fois : « Ce récit [*La Bouche d'ombre*], malgré sa brièveté, n'est pas une nouvelle : l'auteur s'est engagé sur l'honneur à n'en écrire jamais. C'est, à chaque fois, le choc du quotidien et d'un phénomène qui en pervertit la banalité : nous sommes à cent lieues de la nouvelle »¹⁸. Pierre Michon, dans une interview : « Je n'aime pas le mot nouvelle : j'ai l'impression qu'il est devenu chez les contemporains la revendication agressive de textes relevant de valeurs non-littéraires : le naturel, la spontanéité, la quotidienneté, un pessimisme affecté... c'est un jeu de règles un peu sottes »¹⁹. Le journaliste Pierre Lepape, interrogé en 1988 : « Il n'y a pas de spécificité esthétique de la nouvelle ».

- 25 Après 1990, les voix se multiplient. Telles celles-ci qui clament leur refus du genre dans *131 nouvellistes contemporains par eux-mêmes*²⁰, une enquête conçue à l'initiative de la revue *Nouvelles Nouvelles* : « À mon avis, je n'ai jamais écrit de nouvelles » (François de Cornière). « Nouvelliste ? certainement pas » (Jean-Paul Demure). « C'est mon éditeur qui écrit "nouvelles" sur la couverture » (Jacques Fulgence). « Je ne suis pas un nouvelliste » (Henri Raczymow).
- 26 Renversant, non ? Dans un ouvrage conçu au départ pour être un plaidoyer du genre dans le cadre du Festival de la Nouvelle de Saint-Quentin ! Tel notre Suisse qui revient à la charge à propos de *Le Cloche de minuit et autres contes* (1998) :
De douze à dix-huit mille frappes chacune, bref, l'ensemble de récits d'un vieil écrivain qui, sans dédaigner chez d'autres la nouvelle, s'interdit toutefois d'en composer (4^e de couverture).²¹
- 27 Aurait-il oublié qu'il avait publié en 1995 *Le Maître des roseaux, nouvelles* (1995) ?²² Tel Jean-Christophe Duchon-Doris, qui réfute, quant à lui, le terme de « nouvelliste » au nom d'un curieux raisonnement :
Le genre s'est imposé à moi, alors même que je n'avais jamais écrit de nouvelles auparavant et n'en étais qu'un lecteur occasionnel et en aucun cas un inconditionnel. Et cela me met en porte à faux, car, à y regarder de plus près, je n'ai jamais rédigé de nouvelles. J'ai seulement « commis » deux recueils, et la nuance est importante.²³
- 28 Dans le même temps, plusieurs écrivains, *qui ne sont pas des nouvellistes*, avancent l'idée, pour reprendre les mots des rédacteurs de la revue *Le Serpent à plumes, récits et fictions courtes* dès 1989, que « La maîtrise de la forme brève n'est pas l'apanage des seuls nouvellistes »²⁴. Ludovic Janvier : « Au terme de nouvelle, je préfère substituer le terme de texte bref »²⁵ ; Jean-Marc Magnan : « Le texte bref, qui n'obéit pas aux lois de la nouvelle, et "ne tient que par le style", est un genre difficile »²⁶.
- 29 On ne parlera donc plus de « nouvelle » (par exemple, Olivier Barrot, dans ses *Éloges de la brièveté* en 1999²⁷, n'en fait nulle mention !), mais de « fiction brève », de « texte bref », de « littérature du fragment ». Il en sera ainsi chez un Pierre Michon, un Christian Bobin, un Philippe Delerm, une Régine Detambel... Tout un ensemble d'œuvres qui a sa place dans l'édition et qui bénéficie en plus, ce qui est si rarement le cas de la nouvelle, du soutien d'une certaine critique journalistique comme de plusieurs théoriciens de la littérature²⁸.
- 30 Ce débat entre le bref et la nouvelle ne concerne, selon moi, que les théoriciens de la littérature contemporaine et une petite frange d'auteurs, très élitistes il faut le dire, qui ont érigé en dogme l'inexistence de la nouvelle. Celle-ci (comme si elle symbolisait tout ce qu'il ne faut pas écrire) est la victime d'un faux procès, d'un faux débat, puisque rien

ne s'oppose à la cohabitation de ce courant avec la nouvelle (point inestimable ! son rejet a cet avantage d'en prouver l'existence !). Il est éclairant que les nouvellistes reconnus, Annie Saumont, Georges-Olivier Châteaureynaud, Roger Grenier, Marc Villard, Didier Daeninckx... et avant eux, les Daniel Boulanger, Marcel Schneider, Pierre Gripari, Jacques Sternberg, Noël Devaulex..., et encore avant eux les Marcel Arland, Marcel Aymé, Paul Morand ne se sont jamais laissés embarquer dans de telles voies rhétoriques. « Le pire qui puisse arriver à la nouvelle, d'ailleurs, ce serait qu'on répande la notion de fictions brèves sans mentionner la spécificité du genre », écrivait déjà le Québécois Jean-Paul Girard en 1993²⁹.

- 31 Écoutons Michel Guissard conclure sagement son étude sur *La Nouvelle française. Essai de définition d'un genre* (2002) :

Nous nous nous étions fixé des limites, entre autres en ne considérant que les œuvres intuitivement perçues comme des nouvelles (ou comme des œuvres ressemblant à des nouvelles par ceux qui les écrivent ou qui les lisent). Cela nous évitait de nous préoccuper de certains textes contemporains – micro-fiction, fictions, textes brefs, poèmes en prose, « récits incertains », « flashes » autobiographiques – pour lesquels leurs auteurs rejettent le plus souvent l'étiquette « nouvelle », en soi parce que c'est une étiquette, et parce que celle de « nouvelle » est trop liée à certaines formes de récits de type maupassantien ou mériméen.³⁰

- 32 Vision bien étroite des choses, ajouterais-je, puisque, quand on connaît l'histoire de la nouvelle au XX^e siècle, elle présente tellement d'autres visages. Pauvre nouvelle ! Victime de tant rejets de son statut.
- 33 Et pendant ce temps, les nouvellistes continuent à donner de leurs nouvelles...

NOTES

1. R. Godenne, « Sur un non-statut : la nouvelle française de 1940 à 1986 » dans *Études sur la nouvelle de langue française*, Paris, Champion, 1993, p. 209-217.

2. C. d'Etchéa, « Prélude », dans *Des Demeures et des gens, nouvelles*, Paris, La Table Ronde, 1975, p. 7.

3. Je renvoie ici à *La Nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, 2010, 335 p., du Québécois Gaëtan Brulotte, dernier essai en date sur une production, copieuse et diverse, que personne, malheureusement, ne connaît en Europe.

Voir aussi mon article « 50 ans de nouvelles québécoises (1940-1990) » dans *La Nouvelle québécoise contemporaine, Littératures*, n° 52, 2005, p. 19-27.

Je signale qu'une refonte de mes trois *Bibliographies critiques de la nouvelle d'expression française* (1989, 1992, 2005) est à paraître.

4. F. Bouchardeau, *Nouvelles de la nouvelle* suivi de *La chute : nouvelle*, Aigues-Vives, HB Editions, 2000.

5. « La nouvelle fantastique est un art majeur. Il y a longtemps que les éditeurs anglo-saxons l'ont compris, contrairement à la plupart de leurs confrères français », Cf. A. Dorémieux, préface à *Territoires de l'inquiétude I. 16 récits de terreur*, Paris, Éditions Denoël, 1991, p. 7.

6. Le tout est de savoir quand la nouvelle a été à la mode ! Certainement pas au XX^e siècle, comme l'enseignent mes répertoires précédents de 1940 à 1990 et comme le laisserait penser un premier dépouillement des années 1900-1939.

7. Cf. H. Bouchardeau, 1995-2000. *Un lustre de nouvelles. Anthologie de la collection Textes courts*, Aigues-Vives, HB Édition, 2000.

8. Quelques chiffres : 51 (Gallimard) – 40 (L'Âge d'Homme) – 27 (Julliard) – 25 (Grasset) – 24 (Denoël) – 20 (Fayard) – 16 (Flammarion, le Seuil) et 9 (Mercure de France), 5 (Laffont, La Table Ronde), 4 (Stock) – 2 (Plon)...

Dans une note à Maud Tabachnik, *Fin de parcours, nouvelles noires*, 1997, l'éditrice Viviane Hamy se livre à un bel exercice comptable : pour un recueil de 128 pages, tiré à 4.000 exemplaires au prix de 72 FF, avec une marge bénéficiaire de 30, 69 FF, l'éditeur doit vendre 1. 253 exemplaires pour couvrir simplement les frais de fabrication (41.500 FF). Quand on sait que la moyenne de vente des recueils tourne autour de 300 exemplaires !

9. Il faut s'interroger sur le fait d'accepter en dépôt légal des textes dont la lecture est le plus souvent une épreuve : absence de pagination, de table de matières, expression douteuse, orthographe défailante...

10. Voir à ce sujet : Immaculada Illanes Ortega, « Nouvelle en ligne : l'exemple de Claude Thomas » dans *La Nouvelle francophone en Belgique et en Suisse*, Lyon, CEDIC, 2004, p. 133-139. On devra tenir compte de ce type de publication sur la toile quand on fera l'histoire de la nouvelle du début du XXI^e siècle.

11. On reste stupéfait devant les prix de plusieurs textes : 70 FF pour 19 pages tirées à 75 exemplaires – 100 FF pour 57 pages tirées à 50 exemplaires – 100 FF pour 90 pages tirées à 250 exemplaires – 2000 FF pour 5 pages tirées à 130 exemplaires, 4600 FF pour 12 pages tirées à 20 exemplaires....

12. A. Maynard, *Nouvelles et récits, Autour de Montségur*, Nîmes Lacour, 1997, 4^e de couverture.

13. *Histoires express, nouvelles*, Paris, Laffont/L'Express, 1999, 4^e de couverture.

14. A. Bellocq, *Dans le chemin de l'enfance, nouvelles*, Pau, A. Bellocq, 1999, 4^e de couverture. La naïveté des auteurs est touchante : « Si tu lis ces lignes, c'est que tu es allé au bout, alors : encore merci » (A. Gautron, *Nuits blanches et journées noires, nouvelles*, Sommelonne, A. Gautron, 1997, à la suite de la Table des matières) ; « Ami lecteur, connu ou inconnu, si vous passez à Porrentruy, venez donc prendre un verre à la maison » (J. Gigeon, *Un berger de transhumance et autres récits, contes et nouvelles*, Éditions Jean de la Lune, 1990, avant-propos) ; « Je dédie mon livre à la Société des Écrivains pour son efficacité, et surtout pour l'aide morale dispensée à un auteur solitaire et inconnu » (J. Deconinck, *Diabolique ego, nouvelles*, Paris, Éd. des Écrivains, 1999, envoi) ; « Je remercie d'avance les lecteurs qui m'adresseront un petit mot que je conserverai comme un précieux garant d'amitié » (Y. Lejoyeux, *La Lettre égarée et autres nouvelles*, 1999, p. 2).

15. Je parle par expérience : j'ai été membre de plusieurs jurys.

16. Qui annonçait ainsi en 1994 ses projets : « Le tout à paraître prochainement chez Edith Twatouseul... si les ventes de cet ouvrage le permettent ; était joint un bon de commande : « Vous avez aimé ce recueil de nouvelles ? Pensez à vos amis ! C'est toujours l'anniversaire de quelqu'un ou Noël d'ici la fin de l'année ».

17. Ce recueil du quotidien particulier de plusieurs femmes, qui se définit par son caractère enjoué en rupture avec la gravité du sujet, n'est pourtant pas supérieur à la moyenne des recueils publiés depuis des années. Autre exemple d'un tel parcours : Philippe Djian dans les années 1980.

18. G. Cherpillod, *La Nuit d'Elm, récits*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, 4^e de couverture.

19. « La Nouvelle » dans *Le Français aujourd'hui*, septembre 1987, p. 76. L'auteur est devenu connu avec *Vies minuscules* (1984, 1996).

20. Paris, Manya, 1993.

21. G. Cherpillod, *Le cloche de minuit et autres contes*, Vevey (Suisse), L'Aire, 1998.

22. Lausanne, L'Âge d'Homme.

23. « Le Recueil genre littéraire à part entière », *La Nouvelle, c'est l'urgence* dans *La Revue des deux mondes*, juillet-août 1994, p. 151.
24. N. 4 (réédition en 1993).
25. *Harfang*, la *Revue de la nouvelle*, n. 11, novembre 1996, p. 34.
26. *Le Diseur de riens*, Paris, Éditions Plume, 1992, service de presse.
27. O. Barrot, *Éloges de la brièveté*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999.
28. Cf. A. Mignard, *La Fiction brève ou fragmentée dans la littérature française depuis les années 1980 (1980-95)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2002, 502 p.
29. XYZ, la *revue de la nouvelle (Spécial Belgique)*, n° 33, printemps 1993, p. 71-86.
30. M. Guissard, *La Nouvelle française. Essai de définition d'un genre*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2002, p. 319-320.
-

RÉSUMÉS

Il s'agit de montrer que la nouvelle d'une décennie 1990-2000 (française, belge, suisse, québécoise) n'occupe quasiment aucune place dans le panorama éditorial : on méconnaît la vitalité de sa production et on va jusqu'à remettre en cause le terme même de « nouvelle ».

INDEX

Mots-clés : nouvelle, francophonie, paradoxes de la nouvelle, histoire de la nouvelle